

costume le plus primitif. Les hommes étaient absolument nus et les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une bande d'étoffe de coton ou d'écorce d'arbre descendant jusqu'aux genoux et enroulée autour des hanches.

Ils se peignaient le corps de couleurs voyantes et le tatouage semble avoir eu chez eux certaine vogue.

La manière d'opérer était la suivante :

On dessinait d'abord avec un pinceau la figure qu'on désirait représenter : puis l'on piquait avec des épines les traits ainsi dessinés et enfin l'on frottait la peau avec la main trempée dans la couleur employée. Le tatouage ainsi produit durait toute la vie.

Aujourd'hui, l'homme porte volontiers une chemise de toile ou de flanelle de couleur voyante, un mouchoir autour du cou, et peut être un pantalon de toile ou de coutil.

Il se peint encore volontiers et porte les cheveux longs, divisés en deux nattes et maintenus en position par un gros peigne en bois sculpté, de fabrication indigène.

La femme met un jupon court, en étoffe de coton, sur lequel elle a préalablement dessiné, en rouge ou en bleu, diverses figures d'animaux, d'oiseaux, etc...

Elle a en outre une espèce de camisole sans manches. Le cou, les bras et les jambes couverts de colliers et de bracelets faits de dents et de verroterie.

Nous ne dirons rien des maisons qui étaient et sont encore assez semblables à celles des Guyanais, sauf quelques détails, et, obligé de nous restreindre dans notre cadre, nous terminons notre récit par la description des fêtes auxquelles donne lieu la nubilité des jeunes filles.

Lorsque arrive l'époque de la transformation, la jeune fille est transférée dans une des maisons disposées à cet effet, au centre de laquelle on a construit une petite chambre isolée, en feuilles de *tacar* ou *latanier*.

Cette chambre est appelée *champa*. A son centre on creuse un trou d'environ cinquante centimètres.

Ce trou est alors recouvert de feuilles de palmier et, sur cet échafaudage, on installe un lit de feuillage sur lequel repose l'héroïne de la fête.

Toutes les femmes du voisinage la visitent et répandent sur elle, chacune à son tour, une calèche pleine d'eau.

Durant ce temps, les parents préparent quantité de chicha.

Ces préparatifs durent environ huit jours, pendant lesquels la jeune fille ne doit pas quitter le *champa*.

Le jour arrivé, tous les invités se teignent avec du *chuptour* (espèce de graine oléagineuse donnant une couleur bleu foncé).

Les femmes en portent solennellement des grains à la demoiselle pour qu'elle aussi se teigne de la même couleur.

Ceci fait, elle sort du *champa* en costume de fête et est alors présentée cérémonieusement aux invités.

La danse et les absorptions de chicha commencent alors : les hommes, habillés d'une manière grotesque avec les peaux de différents animaux dont ils essayent d'imiter les allures et les cris ; les femmes, au contraire, dans leur plus beau costume d'apparat.

Ceci se passe au son d'un tambour de bois creux, des sifflets en os et d'une petite flûte en rozeau.

La fête dure avec diverses alternatives de danses, de chants et de libations, jusqu'à ce que la chicha soit épuisée, et on lui donne le nom de *chaptour igua*. On l'appelle aussi la *petite fête* et c'est pendant sa durée que la jeune fille reçoit un nom.

La *grande fête*, après laquelle la jeune fille a droit de se marier, a lieu durant l'année qui suit.

A cette seconde fête sont invitées toutes les femmes du village, et même celles des villages voisins. On s'y rend habillé dans toute la richesse du costume indien.

La cérémonie commence par de nombreuses libations de chicha : puis, aussitôt le soleil couché, la danse commence.

Cette danse est tout à fait particulière. Hommes et femmes y prennent part : les mains à

plat sur les épaules de celui qui le précède, ils forment une longue file et font mouvoir leur corps de gauche à droite et d'arrière en avant, au son lent et monotone de la flûte du *comotoro* qui conduit la cérémonie.

De temps en temps, on se sépare pour boire de la chicha et pour manger, puis on reprend la danse et ainsi de suite aitenativement, jusqu'à ce que la chicha soit épuisée.

C'est durant cette danse que le jeune homme qui aurait des vœux sur la jeune fille en l'honneur de qui la fête est donnée, et après s'être préalablement concerté avec elle, di paraît avec celle-ci et, après quelques heures d'absence, tous deux reviennent prendre leur place parmi les danseurs.

Cette action est considérée par tout le monde comme équivalente au mariage.

Le lendemain seulement, le nouveau couple se présente aux parents de la jeune fille et ceux-ci reconnaissent formellement la nouvelle alliance en recevant certains présents.

Autrefois, paraît-il, les cérémonies du mariage étaient beaucoup plus compliquées, bien qu'elles fussent, en somme, à peu près les mêmes au fond.

En dehors des fêtes que nous venons de citer, il y en a beaucoup d'autres d'un caractère religieux ou privé ; mais notre cadre rempli s'oppose à ce que nous en donnions ici la description.

Terminons donc cet article en exprimant le vœux que M. Pinard se décide enfin à publier *in extenso* ses savantes notes de voyage, qui constitueront la monographie la plus complète des Indiens de toute l'Amérique, en commençant par l'Ala-ka, le Nord-Amérique le Canada et en terminant par la Terre de Feu.

JULES GROS.

CHRONIQUE DE QUÉBEC

SENTIR une douce chaleur pénétrer tout son être ; voir, sous des allées pleines d'ombre et de mystères, la campagne se déroulant au loin comme une gigantesque émeraude, tantôt silencieuse et solenne, tantôt remplie de chants mystiques et de bruits étranges, que l'écho, sur son clavier, renvoie aux gorges de ravins et aux défilés des montagnes ; suivre des yeux le gai laboureur remontant la plaine, dont il fécondera tout à l'heure les sillons ; écouter, au moment où le soleil s'effondre là-bas dans un cratère de feu, la cantate de l'oiseau égayant les premières ombres du crépuscule ; saluer, au matin, le rayon d'un plus doux soleil, qu'un coin du rideau relevé introduit sournoisement dans sa chambre ; naviguer sur des lacs purs et tranquilles ; boire à la coupe des jours sereins et des nuits étoilées ; interroger l'espace, croire, prier et prier encore ; constater que chaque jour on aime Dieu davantage et plier le genoux devant l'œuvre tombée de ses mains éternelles !

Voilà ce que le printemps, déployant à l'horizon son aile diaprée, nous apporte dans une corbeille de fleurs.

Oui, le printemps, le doux printemps nous arrive, et chacun peut ici-bas répéter avec le poète :

L'aube naît et la porte est close,
Ma belle, pourquoi sommeiller ?
A l'heure où s'éveille la rose.
Ne vas-tu pas te réveiller ?

Tout frappe à la porte bénie :
L'aube dit : Je suis le jour ;
L'oiseau dit : Je suis l'hymne,
Et mon cœur dit : Je suis l'amour !

Le printemps, c'est une ère d'ascension et de renouvellement, c'est la vie à pleins bords, c'est un alleluia chanté sur tous les tons par chaque créature, aussi bien le moustique effleurant le sol que l'angle volant au soleil.

Le printemps, c'est la table du Père qui est dans les cieux, servie à tous, au pauvre comme au riche, aux humbles comme aux superbes.

Le printemps, c'est un sourire de Dieu, penché au bord du ciel, à l'homme qui combat ; ce sont, en perspective, les blondes moissons, la rosée étincelante, les fançues, souriantes et belles, se roulant sur l'herbe après avoir tressé la gerbe qui fera sourire à son tour le paysan au sein des chaumières.

Hommages soient donc rendus à la divinité qui nous offre d'une main si libérale ce délicieux bouquet !

* * *

A ce propos, n'avez-vous jamais remarqué l'effet de la grande nature sur ceux qui parcourent avec nous cette fragile planète ?

En effet, l'homme a beau habiter les grandes villes, des demeures princières, posséder des établissements dont l'architecture empêche le regard et commande l'admiration, qu'il soit riche ou pauvre, propriétaire d'immeubles luxueux et pleins de faste, il revient toujours, par une pente que j'appellerai fatale, à la grande nature. Elle est un attrait inné chez lui ; il ne peut s'en défendre.

On dirait qu'au cœur de l'homme est restée comme une douce souvenance de la vie primordiale au milieu des merveilleuses et divines solitudes de l'Eden.

Pour vous en convaincre, jetez un regard sur les immenses multitudes qui peuplent les champs de l'humanité.

Au sein de la vie intérieure ou extérieure, l'amour et l'attachement à la grande nature se traduisent et se caractérisent dans leurs actes journaliers.

Voyez, par exemple, Paris, Londres et New-York, où prient, travaillent, aiment et espèrent les plus denses populations du globe.

En parcourant chacune de ces métropoles, l'observateur se convaincra facilement que l'homme, après avoir brassé des millions, aligné des chiffres en bataillons serrés, réalisé des fortunes de Rothschild, de Stewart et de Peabody, se pénètrent, en déposant le harnais des affaires, de l'innanité de toutes ces choses ; car, oubliant de suivre les gros profits, la fortune aléatoire, les merveilles de la vapeur, du télégraphe et du téléphone, il s'en va planter, cultiver, entourer de petits soins des parcs immenses, arrosés par des étangs artificiels, des fontaines de marbre et de porphyre, dont la fraîcheur fait éclore et s'épanouir le chêne, l'érable, la rose et le myosotis : reproductions aussi parfaites que possible des plaines à perte de vue, des sources intarissables de nos lacs, de nos fleuves et de nos rivières.

L'Eglise même, qui s'y connaît en ces sortes de choses, a voulu que l'intérieur de ses temples réalisât, pour le fidèle, une image vraie de la grande nature.

Voulez-vous la preuve de ce que j'avance, entrez dans le premier temple venu, où Dieu réside dans sa gloire.

Ce qui vous frappe au premier abord, à peine dépassant le seuil, c'est le bénitier, sous la forme d'une coquille cueillie au rivage, où seule se fait entendre la voix douce ou mugissante des flots léchant les sables d'or.

Et cette voûte parsemée d'astres éblouissants et de disques pleins de clarté, ne vous rappelle-t-elle pas la tente soyeuse du firmament, où, le jour, brille le soleil, où miroitent, la nuit, des milliers d'étoiles ? Et ces colonnes corinthiennes, et ces entablements, et ces chapiteaux gothiques, ne vous parlent-ils pas de la structure des palmiers, des cèdres harmonieux du Liban, à l'ombre desquels l'homme, en son pèlerinage, aime à se reposer de la chaleur du jour ? Et ces autels, où la fraîcheur des roses le dispute à la blancheur des lys, où les lilas, l'anémone et la pervenche jettent d'aromatiques senteurs, ne vous font-ils pas penser aux bosquets odorants, aux bocages retentissants de divines symphonies ? Et les sons graves ou gaies de l'orgue ne font-ils pas braver à votre oreille les chants de l'océan sous la faulx, ou la voix solennelle de la foudre ébranlant les échos et jetant à genoux à petitesse de l'homme devant la grandeur de Dieu, pendant que les fonds baptismaux évoquent à votre souvenir les flots régénérateurs du Jourdain, où Saint-Jean-Baptiste baptisa le Roi des rois.

De leur côté, Virgile, Horace, Delille, Rousseau, où puis-ent ils les accords de cette lyre qui tint depuis des siècles, suspendue à leurs lèvres, l'élite des intelligences ? Et Chateaubriand, lasé des bouleversements de l'ancien monde, pourquoi traversait-il l'océan et venait-il au milieu des forêts vierges de l'Amérique se pencher au bord des abîmes, ou gravir les hauteurs verti-